

La lecture ou l'effacement

Emmanuelle Tremblay

Numéro 200, janvier–février 2005

Les enseignements de la culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18804ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, E. (2005). La lecture ou l'effacement. *Spirale*, (200), 48–51.

LA LECTURE OU L'EFFACEMENT

LES LIVRES font la nouvelle. Le compte rendu de leur parution baigne dans le même continuum médiatique que les mises en récit des scandales politiques, des performances sportives, des désastres écologiques et des déroutes de l'humanité. Construite selon les critères de clarté, de rapidité et d'efficacité chers au style journalistique, la nouvelle sur le livre s'ingénie à forger l'anecdote à partir du paratexte. Biographie de l'auteur, citations d'extraits de la critique enthousiaste et résumé de l'histoire ou de la thèse exposée sont les modalités de traitement du fait littéraire plus souvent qu'autrement réduit au fait divers, lequel est irrémédiablement voué à l'oubli, n'étant lié à aucune exigence de sens. À l'exception du recueil de poèmes, qui se prête plutôt mal au canevas narratif de la nouvelle (c'est pourquoi personne n'en parle), le livre fait l'événement pour devenir un objet désirable et consommable (et de cela, tout le monde parle). À chaque situation son livre dans lequel le lecteur recherche le reflet de son expérience personnelle et matière à meubler son esprit, comme un IKEA des idées où toute personne est en mesure de trouver l'indispensable pour aménager son confort intérieur.

Je considère ici le traitement du livre sous la loupe grossissante de la caricature pour mettre en relief le peu de cas fait par les voix médiatiques, qui s'accordent presque toujours pour dire la même chose, à un acte fondamental de transmission, de mise en question et de revitalisation de la culture : la lecture. Dans ce qu'il est maintenant convenu de désigner comme un contexte de crise, où les statistiques sonnent le glas du lecteur de livres auquel les scénarios futuristes préfère la figure de l'internaute, qu'en est-il du rapport entre littérature et société? Le livre tel qu'il est introduit dans les médias n'est pas loin de nous apparaître comme un objet en danger de disparition dont on aurait déjà la nostalgie. Certes, il faut réaffirmer la valeur du livre, multiplier les lieux où l'on en parle, de même qu'encourager les étudiants à fréquenter les bibliothèques (notamment ceux qui sont inscrits en lettres). Or, quand le livre fait la nouvelle, où sont les traces de la lecture, ce véritable conducteur d'une expérience de la culture qui se traduit par un exercice de distanciation critique face au monde et à soi-même tout en reposant sur

une quête de sens à partager? S'il convient de parler du livre, peut-on espérer que cela ne se fasse à l'encontre de celle-ci? Lorsqu'on évite d'interroger la lecture pour en faire une donnée contingente de l'esprit, confinée au non-dit de l'intimité et par là même privée de signification, ne contribue-t-on pas dès lors à préparer la fin du livre en faisant fi de la complexité dont il est potentiellement porteur?

Il me semble que l'on parle beaucoup trop du livre (malgré le peu de presse qui lui est consacré, j'en conviens) et jamais assez de la lecture qui disparaît peu à peu mais sûrement des espaces médiatiques et du milieu de l'enseignement, comme le laisse dans ce dernier cas présager le projet de réforme scolaire qui remet en cause la pertinence de la littérature et de la philosophie dans la formation générale des cégeps. Les humanités, semble-t-on croire, seraient devenues obsolètes. Le constat vise de façon directe l'acte même de lecture qui résiste

à la quantification, à l'extraction de contenus objectifs et à la transmission de compétences spécialisées grâce à la convivialité procurée par *Power Point*. Avec ses errances, ses parcours inattendus et le gaspillage de temps qu'elle représente, la lecture n'offre que très peu de solutions pratiques à nos problèmes immédiats. L'abolition du temps qui lui est consacré permet au demeurant d'en finir avec les questionnements non rentables qu'elle entretient et qui contreviennent à l'idéal pragmatique déterminant de nos choix de société.

Il est certes loisible de considérer l'effacement de la lecture comme l'épiphénomène d'une mutation plus profonde de l'organisation de notre vie culturelle, orientée vers un monde meilleur. Après tout, comme d'aucuns s'en rassurent, le scénario catastrophique auquel il renvoie ne concerne peut-être que le milieu de l'édition! Peu importe la forme que prendra l'objet-livre dans un avenir rapproché,



Guy Bourassa, *L'effet Chanel*, détails : *Who's Who (Tout est costume)*, matériaux mixtes, 1990. Photo : Daniel Roussel

il me semble cependant que ce sont les fondements mêmes de l'exercice de la liberté de l'individu en fonction desquels celui-ci est apte à construire son rapport à la mémoire et au devenir du monde qui sont en jeu. Au sein d'une culture entièrement vouée à la voracité du présent et aux pouvoirs centralisés de l'image, les perplexités de l'humanité qui se donnent à partager dans la lecture risquent de demeurer sans résonances et sans implication sur la logique d'un système qui se renforce à même l'effacement de celle-ci. Aussi je me demande où cette humanité pourra trouver son reflet, comment et à partir de quels espaces de reconnaissance elle pourra se penser et imaginer les possibles de la communauté.

Lire ou ne pas lire, un nouveau choix de société ?

Il ne suffit pas de lire pour qu'il y ait lecture. Comme le faisait remarquer dans son premier roman *Amélie Nothomb*, maintenant devenue l'auteure à succès que l'on connaît : « *Il y a tant de gens qui poussent la sophistication jusqu'à lire sans lire. Comme des hommes-grenouilles, ils traversent les livres sans prendre une goutte d'eau.* » La remarque vise en l'occurrence tant le discours journalistique que celui de la critique spécialisée dont les modèles théoriques cherchent d'abord et avant tout à démontrer leur applicabilité. Dans ces circonstances, la non-lecture s'apparente au « *surfing* » ou à l'art d'explorer les surfaces sans se mouiller, sans jamais se « *déterritorialiser* » en investissant une part de soi-même qui risquerait de se trouver altérée au contact d'un habitus étranger. L'imperméabilité du lecteur-grenouille n'est-elle pas à l'origine de cette « *fuite vers l'avant* » qui accentue l'écart entre l'espace du questionnement ouvert par la littérature et la sphère sociale ? En tant que négation de l'altérité, la non-lecture ne constitue-t-elle pas, par voie de conséquence, un refus d'assumer la culture que Roland Barthes concevait en d'autres termes comme un « *champ de dispersion des langages* » ?

La critique du livre qui fait la nouvelle, dans un mouvement contraire à cette dispersion, cherche à contenir son objet dans les lois du marché qui s'appuient sur quelques lieux communs dont la répétition crée un horizon d'attentes restreint. Par là même, elle va à l'encontre du travail de la lecture qui prend en charge la pluralité des langages et des discours confrontés dans leur interaction, et qui sert en quelque sorte de médiation entre ces langages, mettant ainsi en relation la diversité sur laquelle repose la vitalité de toute culture. Lire ou ne pas lire, ce serait là maintenant la question qui renvoie à deux attitudes face au livre et face à la société en général : l'une

relève du principe de pluralité que l'autre tente de réduire pour répondre aux exigences à court terme de l'intérêt du jour. Allant au-delà de l'intelligence première de la lettre, la lecture multiplie les interprétations d'un même texte, pour contribuer de la sorte à ajouter une dimension au livre, sorte d'interface forgée par l'imagination qui prend place entre soi-même et les autres et dans laquelle il est permis à chacun de se reconnaître. Tout lecteur de Shakespeare, disait Jorge Luis Borges, est Shakespeare. Je lis, j'imagine d'autres lieux, d'autres temps, d'autres formes et styles de pensée ; je me fais autre. Or, tout comme l'écrivain du *xx^e* siècle Pierre Ménard qui affirmait être l'auteur du *Quichotte*, je puis aussi devenir l'auteur de *Hamlet* depuis la perspective de ce début de *xxi^e* siècle, pour mettre le théâtre élisabéthain à l'épreuve de l'imaginaire contemporain. La lecture se crée ainsi au croisement de ces deux perspectives, entre actualité et épaisseur historique, pour établir un rapport signifiant au temps et à la mémoire qui représente une manière d'être au monde, au croisement de la subjectivité du lecteur et du legs de l'humanité, des horizons du passé et du futur.

Dans *Si par une nuit d'hiver un voyageur*, Italo Calvino fait de la lecture un principe du déploiement de l'action romanesque personnifié par la Lectrice, pour qui lire c'est entrer en contact « *avec quelque chose qui fait partie du monde immatériel, invisible, parce qu'elle est seulement pensable, ou imaginable, ou parce qu'elle a été et n'existe plus, parce qu'elle est passée, disparue, inaccessible, perdue au royaume des morts...* ». Cette conception de la lecture en tant que mémorial et espace de l'invisible offre peu d'affinités avec une société de consommation et un système d'éducation basé sur la performance qui n'ont que faire des absents tout comme des considérations métaphysiques. Cela dit, l'imagination du passé par la lecture ne va pas sans être tendue vers l'horizon du futur. Lire, ajoute la Lectrice de Calvino, c'est aussi aller vers « *quelque chose qui fait l'objet d'un désir, d'une crainte, possible ou impossible* » ; c'est « *aller à la rencontre d'une chose qui va exister mais dont personne ne sait encore ce qu'elle sera* ». Sans l'exercice de la lecture et la pensée critique dont celle-ci facilite le développement, comment toute société pourra-t-elle aller à la rencontre de ce qu'elle sera, imaginer son propre devenir en se connaissant soi-même — fidèle en ceci à l'enseignement socratique ? En d'autres termes, comment réussira-t-elle à s'inventer sans cette projection vers l'inconnu induite par l'acte même de lire qui ne sert pas qu'à accumuler des savoirs et qui, sous la forme d'une quête de soi, contribue à dynamiser la culture ?

Quand lire c'est faire, pour habiter le lieu de l'homme

En faisant ce constat de l'effacement de la lecture, je n'aspire pas à autre chose qu'à affirmer son caractère performatif, puisqu'il faut maintenant justifier la pertinence de l'acte de lire, dire en quoi celui-ci présente encore une quelconque utilité dans le paysage actuel des nouvelles technologies. Lire ne sert pas seulement à imaginer l'autre et à s'inventer ; c'est également un mouvement de distanciation qui marque une rupture de la conscience avec elle-même, pour permettre un dédoublement de la pensée qui se trouve ainsi reflétée dans le miroir que lui tend la littérature. C'est du moins de cette expérience qu'a témoigné Fernand Dumont dans *Le lieu de l'homme* : « *[...] ma conscience croyait spontanément, quand je tirais le livre du rayon, qu'il allait seulement me transmettre des pensées et des songes et les agglomérait à ceux que j'avais déjà formés. Mais, de prétexte de ma conscience, le livre en est devenu la concrète rupture. Le livre c'est moi, mais fixé brusquement dans le déroulement de mes avatars comme si, lui saisi entre le pouce et l'index, c'était ma conscience que je tenais dans ma main et qu'enfin je la voyais séparée de mes actes et de mes pensées.* » L'enseignement du sociologue rend compte du processus de formation de la pensée critique qui se dégage de la lecture, acte dénué de la passivité qui lui est souvent accolée et qui l'apparente à un geste de retrait du monde. Bien au contraire, la lecture conduit pour Dumont à une prise directe sur celui-ci, puisque, affirme-t-il d'emblée, le livre c'est moi, et entendons ici l'humanité en tant que celle-ci est aussi en partie littérature. Mais, peut-on se demander, qui, dans quelques années, sentira la nécessité de faire l'effort de le (la) lire ?

Comment promouvoir la fonction formatrice, réflexive et constructive de la lecture, comment lui restituer son caractère vital ? Faut-il s'en remettre à ses ruses pour qu'elle échappe à la dévalorisation qu'on lui fait souffrir ? Sans bien sûr espérer pouvoir répondre à ces questions, je trouve du moins important de souligner la résistance qu'opposent à son effacement les espaces qui lui sont consacrés et qui la fomentent dans sa pluralité, avec ses exigences et ses opacités. Plus que jamais, ces « *revues d'intellectos* » — comme elles sont désignées, avec tout le poids péjoratif que comporte chez nous l'étiquette — permettent le déploiement de l'acte de lire qui n'est pas qu'une simple modalité d'interrogation des objets de culture (par ailleurs irréductibles au domaine de l'industrie), puisqu'il constitue aussi une façon d'habiter ce « *lieu de l'homme* » qu'est la culture ou ce « *projet sans cesse compromis* » comme la concevait Fernand Dumont.

Emmanuelle Tremblay



Jeff Wall, *A Ventriloquist at a Birthday Party in October 1947*, 1990, photographie transparente, plexiglas, châssis d'aluminium et fluorescents, 229 × 308,7 cm. Gracieuseté Galerie Christian Stein, Turin / Milan. Courtoisie CIAC (Centre international d'art contemporain de Montréal)

« Les immenses cibachromes couleur de Jeff Wall sont criantes de vérisme et leur dimension monumentale nous rend presque mal à l'aise. Un portrait et deux scènes dramatiques sont réunis dans l'exposition [...] D'abord, un petit garçon avec sac à dos, [...] dans la plus pure tradition du portrait en peinture (on pense spontanément au *Fifre* de Manet). Puis, une immense scène d'intérieur (très peinture) intitulée *A Ventriloquist At a Birthday Party in October 1947* où douze enfants, sans sourire, encerclent et regardent une femme ventriloque (la mère ?) manipuler et faire parler une immense poupée un peu terrifiante (un treizième enfant ?). Très étrange et criante de couleurs et de ballons de fête qui ne parviennent pas à détendre l'atmosphère, cette oeuvre affirme l'efficacité machiavélique de l'art photographique de Wall » (Jocelyne Lupien, « Foire de l'art contemporain », critique des Cent jours d'art contemporain de Montréal, du 15 août au 3 novembre 1991).

SPIRALE N° 110

BEUCAIRE 1194		CARPENTRAS 1261	NYONS 1349	ARLES 591
BRAY SEINE 1192	GAILLAC 1320	PERPIGNAN 1243	NARBONNE 1227	SEGRÉ 1289
BOURGES 1236	RABASTENS 1320	NARBONNE 589	LYON 1250	SENS 876
TROYES 1288	ORLÉANS 1236	LIMOGES 1096	TOURS 1321	VALRÉAS 1247
BORDEAUX 1236	ALSACE 1336	ORLÉANS 1236		PARIS 1242
PARIS 1182	ORLÉANS 1236	LIMOGES 992	SULLY 1146	SEGRÉ 1289
RAMEPUPT 1146	BRETAGNE 1236	ARENTEAN 1146	REIMS 1146	PARIS 1175
SILLI GOUFFERN 1202	POITIERS 1236	ORLÉANS 1236	ANGERS 1236	NEUSTRIE 582
POUILLEY 832	CHALON SAONE 870	ÉTAMPES 1182	PARIS 1240	MONYEU 1096
NARBONNE 1063	ORLÉANS 584		NARBONNE 1236	LE MANS 1175

Peter Krausz, *Traces-Mémoire (France)* (première version), 1992, 250 plaques de plomb, 30 × 40 cm ch.

« [Dans] l'installation de la Galerie Lallouz intitulée *Traces-Mémoire* [...], Krausz est plus dur et plus violent [qu'au Centre Saidye-Bronfman]. Des centaines de plaques rectangulaires en plomb couvrent plusieurs murs de la galerie, chacune portant un nom de ville et une date, autant de lieux de massacres et de persécution des Juifs. Étalées au centre de la galerie, cinquante langues coupées rappellent crûment qu'à Avignon, au Moyen Âge, on contraignait les Juifs à donner à la ville la langue de chacun des animaux qu'ils abattaient ! » (Jocelyne Lupien, « Peter Krausz et la mémoire restaurée », critique de l'exposition, en deux parties, *DE NATURA (HUMANA)*, au Centre Saidye-Bronfman, du 25 août au 22 septembre 1992, et à la Galerie Samuel Lallouz, du 29 août au 3 octobre 1992).